

IAIN LEVISON

Pour services rendus



LIANA LEVI



En 1969, ils étaient au Vietnam, embourbés dans la jungle et dans une guerre de plus en plus absurde. Fremantle, sergent aguerri, à la tête d'une section de combat, Drake, jeune recrue pas très douée. En 2016, ces deux-là se retrouvent, après quarante-sept ans... L'ancien sergent dirige sans enthousiasme le commissariat d'une petite ville du Michigan, et le soldat malhabile est un sénateur en campagne pour sa réélection. Ce dernier a raconté ses faits d'armes au Vietnam, version Disney Channel, pour s'attirer un électorat de vétérans, et il recourt à son ancien chef pour les valider. Ce ne sera qu'une petite formalité, une interview télévisée amicale, dans laquelle Fremantle ne devra pas vraiment mentir, non, il devra juste omettre de dire toute la vérité. Pas de quoi fouetter un flic... Un roman au vitriol, où le mensonge est le nerf de la guerre et de la politique.

IAIN LEVISON, né en Écosse en 1963, arrive aux États-Unis en 1971. À la fin de son parcours universitaire, il exerce pendant dix ans différents métiers, sources d'inspiration de son premier livre, *Tribulations d'un précaire*. Le succès arrivera de France avec *Un petit boulot* et les romans suivants, critiques drôles et cinglantes de la société américaine, qui attireront l'attention des producteurs. Deux sont déjà adaptés au cinéma (*Un petit boulot* et *Arrêtez-moi là!*), les autres sont en cours d'adaptation.

Iain Levison

Pour services rendus

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fanchita Gonzalez Batlle*



Liana Levi

Tunnels de Cu Chi, 30 km au nord de Saïgon
Mai 1969

La première chose que voit Billy Drake en descendant du camion est le corps d'un homme mort étendu par terre. Celui-ci ne porte qu'un pantalon noir qui n'est guère plus qu'une guenille, et ses cheveux sont emmêlés autour de son visage comme s'ils étaient mouillés. Billy remarque qu'il est petit et très maigre. On distingue nettement ses côtes. Il ne repère aucune blessure sur le cadavre étendu au soleil, manifestement vietnamien, et se demande s'il est mort de faim.

Des soldats fument à proximité et Billy s'approche d'eux. « Hé, fait-il, je cherche la deuxième section, compagnie Bravo. »

Un des hommes le regarde, un grand, décharné, à la peau comme du cuir. Il indique sa gauche sans un mot. Aucun des autres soldats ne lève les yeux sur lui.

Billy tourne la tête et remarque des camions-citernes à l'arrêt et deux hommes qui discutent, penchés sur une carte étalée sur le capot d'une jeep. Il y a d'autres corps alignés sur le sol, en guenilles noires, sans chemise, tous maigres et les cheveux collés au visage ; pas de blessures ni de sang apparents. L'un d'eux est couché dans le sens inverse, sa

chevelure est plus longue, et Billy se rend compte que c'est une femme. Il reste interdit. Les cadavres masculins étaient les premiers qu'il voyait, et tout comme les soldats autour de lui il essayait de faire comme s'ils n'étaient pas là. Mais la femme morte l'a pris par surprise.

« Hé, tête de nœud, par ici. » Le sergent, l'un des hommes à côté de la jeep, lui fait signe. « Où sont les autres ? »

– Les autres ?

– Vous êtes censés être quatre, non ? » Le sergent s'approche. Un mètre quatre-vingts, tout en muscles. En deux jours de Vietnam, c'est le premier soldat que Billy trouve à l'aise dans son uniforme. Il est mince mais pas décharné, bronzé mais pas recuit, et ne paraît pas épuisé. Aucune sueur ne dégouline sur sa figure. Il ne halète pas, n'a pas le regard vide des autres soldats et son gilet pare-balles n'est pas ouvert comme si c'était plus important de laisser entrer l'air frais que d'arrêter les balles. Sa voix est forte et ferme. Il est vif, plein d'énergie, et il scrute rapidement la cime des arbres tout en marchant vers Billy. « Le chef de bataillon Lucas avait dit que je recevrais quatre remplaçants. »

Billy comprend que son rôle est désormais d'annoncer les mauvaises nouvelles. « Les trois gars qui étaient avec moi dans l'hélico ont été déposés dans la compagnie Alpha. Le chauffeur de camion m'a amené ici. » Il voit le visage du sergent s'assombrir.

« Un gars ? Putain, un gars ? J'en ai perdu huit le mois dernier et ils m'en envoient un seul ? » Le sergent boit une gorgée à son bidon et regarde Billy, et bien qu'ils soient de la même taille, Billy a l'impression de devoir lever la tête. « Vous êtes Superman ? »

C'est une de ces questions auxquelles on n'est pas vraiment censé répondre, mais les sergents sont tous

différents. Billy ne connaît pas encore celui-là. Parfois ils vous crient dessus si vous vous contentez de rester muet.

« Non, sergent. »

Le sergent l'examine, d'abord les yeux, puis le fusil et le paquetage. Billy est propre et rutilant, ni boue ni traces d'usure. Même ses bottes brillent.

« Votre nom ? »

– Drake, sergent. Première classe Drake. »

Le sergent hoche la tête. Puis il indique les corps étendus, propres et intacts, comme s'ils prenaient un bain de soleil les yeux fermés.

« On vient de les sortir des tunnels. Ce camion, là, dit-il en indiquant un des camions-citernes qui ramène un tuyau, vient de déverser plus de 10 000 litres d'eau dans ce tunnel. On en a eu quelques-uns. Peut-être cinq. » Le sergent paraît satisfait de sa journée de travail. « Quand le photographe aura fini, vous pourrez aider les autres à les enterrer. Un jour comme aujourd'hui ils vont commencer à puer dans trois heures. » Billy voit un photographe en treillis, casqué, prendre des photos des cadavres.

« Oui, sergent. »

Le sergent indique les arbres. « Vous voyez des singes dans les arbres ? »

Billy lève les yeux vers l'entrelacement épais de feuilles et de branches tout autour de la clairière. Pas de singes. « Non, sergent. »

Le sergent hoche la tête. « Allez rejoindre le premier groupe. C'est Peterson qui commande. Par ici. » Le sergent indique un groupe d'hommes qui fument, étendus sous un arbre. « Demandez à Peterson de vous montrer comment coller vos grenades pour ne tuer personne. » En tournant les talons pour rejoindre la jeep il ajoute :

« Il faudra aussi qu'il vous montre comment vous accrocher pour éviter les pièges à araignées.

– Oui, sergent. » Billy n'a pas la moindre idée de ce que tout ça veut dire. M'accrocher pour éviter les pièges? Coller mes grenades? Qu'est-ce qu'elles ont, mes grenades? C'est comme ça qu'on lui a appris à les attacher à ses sangles pendant son entraînement à Fort Huachuca.

Billy se débarrasse de son paquetage près des types qui fument sous l'arbre et il se sent vaguement nauséeux. La chaleur, peut-être. Il continue d'éviter de regarder les cadavres.

Peterson est un blond guère plus âgé que Billy qui ne le regarde pas pendant qu'il exécute les ordres du sergent, colle ses grenades et lui montre comment s'accrocher à son voisin. Un des Noirs couchés sous un arbre regarde droit devant lui et récite un monologue ininterrompu.

« À l'entraînement ils t'apprennent pas la bonne manière d'accrocher les grenades, dit-il. Elles se décrochent et c'est la merde. Cette grenade explose et tu es mort. Tous ceux qui t'entourent aussi. Personne veut s'approcher d'un nouveau tant qu'il colle pas bien ses foutues grenades. »

Billy enregistre tout. À peu près tous ceux qui lui ont donné des conseils sur la guerre, son oncle, son papa, ses sergents, ont parlé de l'importance de la fermer, et c'est ce que fait Billy. Il a cessé de demander conseil à des vétérans après avoir parlé à deux marines ivres à Tan Son Nhat. Les marines attendaient de grimper dans un avion pour rentrer à San Francisco, et ils l'avaient pris à part pour lui donner d'un air sombre un conseil qu'il n'avait pas demandé: « Billy, ont-ils dit, dans une zone de combat c'est très important que tu te rappelles une chose.

– Oui, avait dit Billy en se penchant en avant, impatient.
– Pisse dans ton froc!» Et ils avaient tous les deux ricané bruyamment. «Pisse dans ton froc!» Ah! Ah! Très drôle. Billy, penaud, avait regardé par terre et décidé que la qualité de la sagesse se détériorait à mesure qu’il s’approchait de l’action réelle. Aucune philosophie là-dedans, rien qu’un conseil pratique et de l’humour macabre.

« Cette ceinture sert à s’accrocher dos à dos pour pouvoir avancer à reculons quand on marche sur un terrain piégé, poursuit Tate, le Noir, d’un ton monotone. Le piège à araignées est un trou dans le sol plein de foutus Viêt-congs. Tu le dépasses et ils sortent de leur boîte pour te tirer dans le dos. Y a de ces saloperies de pièges partout dans le coin. »

Aucun soldat ne donne son nom. Aucun ne demande celui de Billy ni d’où il vient. Quand le Noir a terminé ses explications il s’assoit, prend une dernière bouffée de sa cigarette et regarde en haut dans les arbres.

« Tu vois des singes là-haut, le bleu ? »

Billy scrute de nouveau la canopée sans voir de singes. Il secoue la tête, ce qui fait rigoler un des autres hommes, lui aussi avachi sous un arbre.

Peterson lève les yeux et Billy remarque qu’ils sont injectés de sang à force d’épuisement. Il pose la main sur l’épaule de Billy et tend le doigt vers l’arbre directement au-dessus d’eux. « Sérieusement, vieux, tu vois pas ce singe juste là ? »

Plusieurs hommes se marrent en regardant Billy qui fixe le feuillage. Aucun doute, pas de singe là-haut. C’est une blague entre initiés. Billy hausse les épaules et secoue la tête. Nouveaux rires. Peterson prend un air plus perplexe que dégoûté et va s’asseoir sur son paquetage.

«Reposez-vous. On enterrera ces maudits niakoués dans quelques minutes, ensuite on montera le camp pour la nuit.»

Ils marchent quelques heures, puis campent sur une corniche surplombant un champ d'herbe à éléphant et, plus loin, une jungle dense et montagneuse. Billy sait que les autres types de la section étaient dans cette jungle depuis six jours avant qu'il les rejoigne en camion à Cu Chi. Ils sont tous lessivés et le sergent le sait. «Demain à l'aube on nous envoie des hélicos, annonce-t-il. Vous avez fait du bon boulot.» Il y a des soupirs de soulagement quand il mentionne les hélicoptères, mais personne ne paraît s'intéresser au compliment.

Le Noir appelé Tate, le seul qui semble disposé à expliquer quelque chose à Billy, le seul simplement prêt à reconnaître son existence, lui dit de creuser un trou pour la nuit. En voyant où les autres creusent il choisit un endroit entre deux types.

«Pas là, dit Tate. Il pourrait pleuvoir cette nuit et ton trou deviendrait une piscine en une heure.» Il indique un endroit protégé par des arbres, à une dizaine de mètres de là où les autres creusent, en bout de ligne. «Essaie sous cet arbre.»

Billy se dirige vers l'arbre et essaie de creuser, mais la terre est dure comme le roc, pleine de racines et de boue solidifiée. À l'endroit où il avait commencé à creuser, le sol était humide et se détachait facilement en mottes. Ici, creuser un trou prendrait des heures. Quelques secondes plus tard, Peterson arrive et commence à creuser exactement là où il a été déconseillé à Billy de le faire.

Billy arrête de cogner sa pelle sur la terre dure comme de la brique et appelle Peterson. «Ça se remplira d'eau, hein?»

Peterson le regarde en haussant les épaules. « Pendant la saison des pluies, peut-être. » Lui et Tate se mettent à rire.

Billy décide de ne pas en faire toute une histoire parce qu'il vient d'arriver tandis que ces gars-là patrouillent depuis six jours, alors il laisse tomber. Il est capable de creuser un trou dans le roc. Et il découvre que passés les cinquante premiers centimètres environ, même si ses bras se transforment en compote, le sol devient plus humide et meuble. Quand la sueur commence à lui couler du front dans les yeux il enlève son casque et le pose par terre à côté de lui, et il sent carrément la vapeur monter de son crâne.

Le sergent apparaît à ses côtés. Billy ne l'a pas entendu s'approcher mais il était là à le regarder creuser son trou.

« Première classe Drake, c'est ça ? »

– Oui, sergent, répond Billy en arrêtant de creuser et en redressant son dos fatigué.

– Vous êtes croyant, Drake ? Vous allez à l'église ? »

Billy ne sait pas s'il y a une bonne ou une mauvaise réponse. Il est dans l'armée depuis assez longtemps pour savoir que si vous vous déclarez athée devant un sergent profondément pratiquant vous pouvez avaler des couleuvres pendant un bon moment. Il n'a pas remarqué si le sergent porte une croix autour du cou ou affiche sur son équipement des symboles religieux tels que poisson ou verset de la Bible, mais il conclut qu'un homme comme le sergent approuve probablement la religion.

« Je vais à l'église, sergent. » Billy n'a pas vu l'intérieur d'une église depuis six ans. Sa mère a renoncé à l'y envoyer quand il avait treize ans.

Le sergent hoche la tête. Billy a vu juste. Puis il dit : « Vous connaissez l'histoire de David et Goliath ? »

– Oui, sergent. »

Il entend Peterson et Tate rire quand le sergent pose la question et il s'aperçoit qu'ils ont cessé de creuser leur trou, déjà presque terminé, pour suivre la conversation. Ils ricanent.

« L'histoire parlait de quoi ? »

Billy essaie de se rappeler les détails, surtout d'après la bible illustrée qu'une de ses tantes lui a offerte à Noël quand il avait six ou sept ans. Il se rappelle l'image d'un jeune garçon courageux armé d'une fronde qui blesse un énorme guerrier à la tête avec une pierre sous les acclamations d'une foule reconnaissante. Mais quelle était la morale de l'histoire ? Il cherche quelque chose qui puisse avoir un rapport avec leur situation du moment et essaie d'anticiper la leçon du sergent.

« Je crois qu'il s'agissait de... » Il plisse les yeux en recherchant les mots justes. « De montrer qu'une petite force peut vaincre une force beaucoup plus grande si elle a le bon droit de son côté. »

Le sergent acquiesce, satisfait de la réponse de Billy. « C'est une interprétation possible », dit-il. Il se baisse pour ramasser le casque de Billy. « Mais ce n'est pas la mienne. »

Billy se rend compte que le ton de la conversation a subtilement changé, et pas pour le mieux. Il entend Tate et Peterson, qui les observent toujours, se mettre à glousser. Il regarde les doigts du sergent passer le long de la bande de protection de son casque, trempée de sueur.

« Je pense que la morale de l'histoire, reprend le sergent, est qu'un soldat ne doit JAMAIS... »

Billy reste pétrifié, choqué par la férocité du ton du sergent, qui jusque-là avait de l'autorité sans élever la voix. « JAMAIS AU GRAND JAMAIS ENLEVER SON FOUTU CASQUE DANS UNE ZONE DE COMBAT. » Et le sergent

enfonce violemment le casque sur la tête de Billy tandis que Tate et Peterson se tordent de rire.

Le sergent s'éloigne en tempêtant.

Un autre soldat appelle Billy en tendant le doigt vers les arbres. « Hé, le bleu, tu vois des singes dans les arbres ? » Des hommes rient. Billy retourne tranquillement creuser son trou.

Quand le trou est terminé, assez grand pour s'accroupir dedans et en jaillir très vite si nécessaire, Billy s'aperçoit qu'il n'a plus d'eau. Il ne reste pas une goutte dans son bidon. Lui-même est couvert d'une couche de poussière, de crasse et de sueur, ses vêtements moites l'irritent, et le seul endroit sec de son corps est l'intérieur de sa bouche. Il n'y a ni rivière, ni ruisseau, ni lac à proximité, rien que l'herbe et la jungle, qui malgré la vapeur qui s'élève d'elle maintenant que le soleil se couche lui paraît aussi sèche qu'un désert. Impossible de demander une gorgée d'eau à un de ces types. Ils se moqueraient de lui et lui demanderaient s'il voit des singes, Qu'est-ce qu'elle veut dire, cette question ? Merde. Des hélicos viennent les chercher à l'aube, il peut attendre jusqu'au retour à la base pour boire une gorgée. Vingt-cinq minutes d'hélico, une demi-heure maximum, et dans dix heures il boira de l'eau au robinet.

Il sent une tape sur son épaule et se retourne vers un type aux cheveux bruns, au regard sérieux mais amical, qui ne porte pas de fusil.

« Vous êtes nouveau. Comment vous appelez-vous ? »

– Drake », répond Billy, mais sa voix est un croassement.

« Je m'appelle Deerfield. Appelez-moi Deer. Je suis le médecin. » Il tend la main et serre celle de Billy, il est le premier à le faire. « Vous avez de l'eau ? »

Billy secoue la tête. Deerfield sort un bidon plein de son sac. « Donnez-moi votre bidon vide. » Il jette le bidon de Billy dans le sac. « Les nouveaux doivent apprendre à rationner leur eau. Ne buvez pas chaque fois que vous avez soif. Vous avez pris vos pilules de sel ? »

Billy secoue la tête.

« Vous ne suez pas seulement de l'eau, vous savez. Quand vous êtes vraiment fatigué, avalez une pilule de sel, elle vous réveillera. Assurez-vous d'en avaler une chaque fois que vous terminez un bidon. » Il tape sur l'épaule de Billy et se lève.

Comme Deerfield est la seule personne amicale que Billy ait rencontrée, il n'a pas envie qu'il s'en aille. « Hé, Deer, qu'est-ce que c'est que cette histoire de singes dans les arbres ? »

Deerfield se met à rire. Il s'étend par terre à côté du trou de Billy pour que leurs têtes soient au même niveau. « Regardez juste ici dans cet arbre. »

Billy regarde. « Ouais ? »

– Vous voyez un singe ? »

Billy regarde. Encore une fois on se fout de lui. Il aurait dû s'en douter. Il se tourne vers Deerfield, mais le médecin met la main sur le casque de Billy et fait pivoter sa tête. « Regardez juste là, dans le coin, exactement là où la branche s'attache à l'arbre. Il est camouflé le petit salaud. Exactement de la même couleur que l'écorce. Vous apercevez une partie de sa queue, marron clair, le long du tronc. Vous le voyez ? »

Billy s'écorche les yeux. Rien. Deerfield tend le doigt. « Regardez exactement au bout de mon index. » Billy suit la direction indiquée par Deerfield et au bout d'une seconde il perçoit un léger mouvement. Il se concentre,

regarde, et il est stupéfait de voir un petit singe très réel qui le regarde lui aussi.

« Merde alors ! Il y a un singe ! » Pour la première fois depuis son arrivée Billy se met à rire. Les singes, il ne les connaissait que par le zoo et les programmes de télé. Il avait cherché à voir un singe de la taille d'un chimpanzé, pas un petit machin du genre chat avec une longue queue.

Deerfield se met à rire aussi. « Ces foutus singes, il y en a partout par ici. Ils nous suivent, pour manger nos restes. C'est bien qu'ils soient là. Parfois ils se mettent à crier quand les niakoués approchent, parce qu'ils savent ce qui se passe. Ils se préviennent les uns les autres que ça va commencer à tirer. Parfois aussi ils marchent sur les mines. Il vaut mieux que ça soit eux que nous, hein ? »

Billy jubile encore d'avoir repéré le singe et le contemple. Impassible dans son arbre l'animal l'observe lui aussi.

« Le truc, poursuit Deerfield, c'est que les nouveaux ne voient jamais les singes. Que vous ne puissiez pas les voir avant d'avoir passé un certain temps ici dépasse tout le monde. C'est pour ça que tous ces gars se foutent de vous. Contrairement aux nouveaux, eux en voient partout C'est assez marrant, vous comprenez. »

Il se relève, tape encore sur l'épaule de Billy. « Je dois finir le contrôle des bidons. Tenez-vous tranquille et vous serez chez vous demain matin. Enfin, pas vraiment chez vous. Rentré à la base. Vous voyez ce que je veux dire. » Il file vers un autre trou.

Pendant que le soleil se couche derrière la montagne fumante en colorant le ciel d'un violet éclatant, Billy s'amuse à essayer de repérer des singes. Ils sont partout. Comment a-t-il pu ne pas les voir ? Et à présent qu'il les a vus il sait qu'il lui sera impossible de ne plus les voir.

La nuit est interminable et calme. Impossible de rester éveillé, épuisé et tendu. La douce lumière des étoiles invite au sommeil. Le sergent a dit d'être toujours sur ses gardes, et Billy a acquiescé, croyant pouvoir le faire, mais il n'avait pas mesuré combien la nuit pourrait être longue. À Fort Huachuca ils ont fait des exercices de garde, et malgré le nombre de fois où les sergents lui ont ordonné de rester éveillé, Billy savait que le pire qui pouvait lui arriver était de se faire engueuler. En plus, il y avait toujours des gars qui s'endormaient avant lui et ronflaient, et les sergents les prenaient en flagrant délit. Billy, lui, dormait sans bruit et se débrouillait pour échapper au contrôle.

Il n'a pas peur parce qu'il n'a encore rien vu d'effrayant. Tout ce qu'il sait des ennemis, c'est de quoi ils ont l'air morts, il ignore de quoi ils sont capables quand ils sont vivants. Il a pitié d'eux qui vivent vêtus de guenilles dans des tunnels et se font noyer par des hommes équipés de machines. Il sait qu'il ne doit rien dire. Aucun des soldats ici n'a envie de connaître l'opinion d'un bleu. Ils en ont tous vu beaucoup plus que lui, et n'éprouvent visiblement pas la moindre compassion pour eux. Mais avec les hélicoptères, les tanks, les armes, les camions et les lance-flammes qu'ils ont, il n'est tout simplement pas possible que cette guerre continue très longtemps. Ils se rendront peut-être avant la fin de son engagement. Peut-être même dans quelques semaines. Il pourrait rentrer au Nouveau-Mexique et ses parents et Miriam Lee, la reine du bal de promo de son lycée, le considéreront comme un héros ; il ira à l'université et oubliera toute cette merde en quelques mois.

Il se demande quelle heure il est à Farmington. Il se perd toujours dans les fuseaux horaires. Los Angeles

est plus près d'ici que New York, mais New York n'a que douze heures de décalage et Los Angeles en a quinze. Farmington a une heure de différence avec L. A. Mais en plus ou en moins ? Il ne se rappelle jamais. Rien ne tient debout. S'il est minuit ici – et Billy ne fait que deviner puisqu'il ne peut pas voir sa montre –, là-bas ce doit être à peu près l'heure du déjeuner. Son papa est probablement déjà parti travailler, sa maman en train de faire la lessive ou de jardiner. À moins que ce soit le week-end. Quel jour est-on ? Il croit entendre quelque chose remuer. Il frémit. Il épaula son M-16 et scrute l'herbe à éléphant. Une brise tiède bruit sur le sol de la jungle. Il se redresse dans son trou, sur le qui-vive, tendu, pendant quelques minutes avant de décider que ce n'était probablement rien. Sans doute un animal. Tirer est la dernière chose qu'il veut faire. Les nouveaux ne devraient pas être les premiers à tirer. Mais y a-t-il quelqu'un de réveillé ? Et s'il était le seul de la section à ne pas s'être endormi ?

Détends-toi, détends-toi. Arrête de penser. Il expire, inspire profondément, puis expire lentement. Les sergents de Huachuca lui ont dit qu'on n'atteint aucune cible si on ne respire pas convenablement. Il sent la tension de sa prise sur le M-16 diminuer. Il n'y a rien. On peut se contrôler quelques minutes, mais pas toute la nuit. Combien de temps celle-ci va-t-elle durer ? Est-il déjà minuit ? Il est peut-être quatre ou cinq heures du matin. Le soleil va peut-être se lever d'une seconde à l'autre.

Il a besoin de pisser.

Merde. Un besoin soudain. Il a déjà bu la moitié du bidon que Deer lui a donné, maintenant il a vraiment envie de pisser. Une minute plus tôt il n'en avait pas du tout envie. Une minute plus tôt il a cru entendre quelque chose. Ne pisse pas dans le trou, tu passeras toute la nuit

dedans. Il se hisse sans bruit hors de son trou et s'assoit au bord.

De là il sent la brise sécher la sueur sur sa figure. Il penche la tête en avant dans l'espoir que la brise descende dans son cou. Il a envie d'ôter son casque. Il déteste ce foutu casque. Il doute d'ailleurs qu'il puisse arrêter une balle, alors à quoi bon le garder ?

Il doit pisser. Il relève lentement les genoux et se met debout, fier de faire aussi peu de bruit. Il se sent comme un de ces Indiens sournois dans un western où le soldat de la cavalerie dit: « C'est tranquille ce soir... trop tranquille. » Et l'Indien se dresse en criant et en brandissant son tomahawk. Billy sourit à cette idée.

Juste à côté de lui, une souche et un arbre. Pisse contre l'arbre, très près, ça fait moins de bruit. Même les chiens savent ça. Il ouvre sa braguette, s'appuie contre l'arbre, sent le soulagement dès qu'il commence à se laisser aller, entend le doux bruissement de la pisser aspergeant l'écorce. Il pose le pied sur la souche. Elle est molle. Elle remue.

Billy glapit et tombe à la renverse sans cesser de pisser et en s'arrosant quand il se retrouve sur le dos. La souche remue. C'est quoi, cette merde ? La souche a des bras, et un pistolet, et il y a deux coups de feu rapides. La tête de Billy heurte le sol et il se met à se tortiller pour s'éloigner de la souche et rejoindre son trou. Au Vietnam, les souches ont des bras et des pistolets. Merde, merde, merde. Où est-il touché ? C'est ça, être tué ?

Billy est sur le dos, la tête exactement au-dessus de son terrier. Il s'entend respirer, une respiration courte, rapide, affolée. Il est mort ? Le calme revient.

« Où est la cible ? Où est la cible ? crie quelqu'un.

– Qui tire ?

– Indiquez la cible ! »

Des voix terrorisées qui essaient de tenir le coup. Billy lève les yeux vers la canopée, distingue la forme des feuilles et des branches sur le ciel nocturne. On a dû lui tirer dessus. Il va mourir. Ces branches et ces feuilles seront la dernière chose qu’il verra. Il n’a pas mal.

Puis la voix du sergent, ferme et confiante, à quelques pas de lui. « Pas de cible, ne tirez pas. Pas de cible. Terminé. »

Le silence. Billy essaie de poser la tête par terre et son casque tombe au fond du trou avec un bruit sourd qui semble ébranler toute la jungle.

Il y a des pas à peine audibles, quelqu’un d’habitué à marcher dans la jungle la nuit. Puis une silhouette s’accroupit au-dessus de lui, masquant les arbres et le ciel. Billy reconnaît le sergent.

« Vous êtes vivant ? »

Comme Billy ne se fie pas à sa propre voix il hoche la tête, oubliant qu’il fait trop noir pour qu’on voie son signe. Le sergent se penche davantage et lui tapote gentiment la joue. « Hé, Drake, vous êtes vivant ? Vous êtes touché ? »

– Je suis vivant. Je suis touché ? » La voix de Billy est nettement plus forte qu’il l’avait prévu. Il parle normalement.

« C’est ce que je vous demande, connard. » Billy n’a aucune idée de ce que c’est d’être blessé. Il ne l’a jamais été au lycée, ni quand il travaillait au ranch de son père, ni pendant son entraînement à Fort Huachuca. Peut-être a-t-il été blessé. Les instructeurs qui racontaient des récits de guerre disaient que parfois on ne le sentait pas, du moins pendant un moment. Il retournera peut-être à la base dans le prochain hélicoptère avec une Purple Heart et une histoire à raconter à propos de la souche qui lui

a tiré dessus. Il change de position pour que sa tête ne pende plus au-dessus du trou et qu'il puisse s'étendre confortablement.

« Vous n'êtes pas blessé, dit le sergent. Vous le sauriez. »

Billy est soulagé ; d'abord de ne pas être blessé, ensuite parce que le sergent semble vouloir le reconforter. Il décide qu'il n'est pas si mauvais que ça.

« Je surveillais ce niakoué depuis une demi-heure, dit le sergent. Il rampait droit sur vous. » Il rit. « Ensuite vous êtes sorti et vous vous êtes mis à pisser sur lui. »

La souche était un ennemi. Billy a mis le pied sur un niakoué vivant. Il lui a pissé dessus. Il a beau se sentir ridicule, il se met à rire aussi. Son sourire s'efface quand il se rend compte que si le sergent n'avait pas tiré il serait mort à présent, tué par un vrai niakoué bien vivant, à l'arme blanche ou au pistolet.

Le sergent reprend, plus sérieusement cette fois : « Qu'est-ce que vous foutiez ? Vous étiez sorti de votre trou pour pisser ? »

– Oui, sergent.

– Nom de Dieu. Quand vous êtes en zone de combat vous pissiez dans le trou. On ne vous a pas appris ça pendant votre formation ? »

Billy secoue la tête. Cette fois il se rend compte que ça ne peut pas se voir et il répond : « Non, sergent.

– Vous pissiez dans le trou. Vous chiez dans le trou s'il le faut. Vous trempez votre froc, aucune importance. En zone de combat, vous vous pissiez dessus. Pigé ? »

– Oui, sergent.

– Bon sang, quelqu'un aurait dû vous le dire. » Billy ne le voit pas, mais il imagine le hochement de tête du sergent, effaré par la stupidité du nouveau. Billy repense aux deux marines de Tan Son Nhat. « Pisse dans ton froc ! »